

Article

« Présentation »

Éric Méchoulan

Études françaises, vol. 36, n° 1, 2000, p. 5-8.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036167ar>

DOI: 10.7202/036167ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Présentation

ÉRIC MÉCHOULAN

Le grand tort de la topique, dans nos sociétés modernes, tiendrait, d'une part, à son caractère purement formel, voire formaliste (un *topos* est une « case vide » de l'argumentation), d'autre part, à son apparence doxale (que de trivialité dans le *topos*). On pourrait, d'ailleurs, trouver un superbe paradoxe dans le fait que les sociétés hiérarchiques anciennes s'appuient volontiers sur l'univers de la *doxa*, tandis que nos sociétés démocratiques le dévalorisent, jusqu'à rabattre le *topos* sur le cliché : le sens du commun est devenu soupçon de banalité. Penser avec tous les autres, c'est renoncer au tremblement ou à la souplesse des significations, c'est se désister de sa singularité, c'est abandonner les ressauts de sa liberté.

Pourtant, avec le renouveau de la rhétorique, non seulement l'intérêt de la topique est revenu à l'ordre du jour, mais on a commencé à considérer que la *doxa* ne consistait pas simplement dans l'idéologie la plus sommaire. Il existe, bien sûr, des résistances à voir dans la *doxa* un exercice de pensée, ainsi que le note Georges Molinié : « La véritable difficulté pour l'esprit occidental du début du *xxi*^e siècle, ce n'est pas *doxique*, mais *pensée* du doxique. » Et il poursuit : « Le concept de *doxa* paraît un des meilleurs (et rares) moyens de penser l'indéterminé/déterminé, c'est-à-dire la détermination de l'indétermination, ce qui veut dire exactement la reconnaissance d'une zone indéterminée : le lieu (topique)¹. » Le *topos*, loin d'être la répétition assommante d'une vérité autoritairement reçue, cherche à retrouver dans l'économie de

1. Georges Molinié, *Sémiostylistique. L'effet de l'art*, Paris, PUF, 1998, p. 59.

chaque cas singulier de quoi le déterminer, donc le penser et, du coup, l'autoriser en sa possible généralité, l'instituer en sa valeur pour chacun. Aux yeux des linguistes qui analysent les procédures argumentatives implicites dans la langue de tous les jours, il est clair que les *topoi* opèrent comme « des garants des enchaînements discursifs² ». La topique ne constitue donc pas un répertoire de clichés, elle détermine les manières de faire travailler les discours et de produire des effets sur un public, *de façon à former une communauté de sens et de valeurs* : le lieu commun n'est pas simplement un donné ou un résultat acquis, mais un défi et une résultante des forces en présence.

Il serait possible d'allouer cela et de chercher à préserver, néanmoins, une autonomie du littéraire. Que les discours quotidiens tiennent leurs validités de formatages topiques, soit. Mais les effets proprement esthétiques de la littérature, la prise en charge d'une voix irrémédiablement singulière, la mise à distance des habitudes de discours et des banalités coutumières, semblent déterminer un lieu qui soit rien moins que topique. Entre littérature et langage quotidien, il existerait une différence de nature. Ce serait oublier que l'autonomie du littéraire est un effet social qui n'installe des différences que relativement à un état de culture. Il peut être stratégiquement nécessaire de faire passer des différences de degré pour des différences de nature, mais l'analyste ne doit pas s'y tromper. Les usages topiques innervent aussi bien les textes littéraires que les opuscules journalistiques ou les conversations de taverne. L'admettre conduit à rechercher alors les fines différences de degré qui existent, d'autant que, pour un Oswald Ducrot, le *topos* lui-même est *graduel*³.

Le numéro d'*Études françaises* sur « le lieu commun » (XIII : 1-2, avril 1977) témoignait, avec beaucoup de prescience, de l'importance de la topique si longtemps tenue en piètre estime⁴. Depuis, les travaux se sont multipliés, aussi bien sur l'histoire même de la topique que sur son apport théorique à la rhétorique, à la sémiotique ou à l'analyse des idéologies et des discours (jusqu'au développement de la Société

2. Jean-Claude Anscombre, « De l'argumentation dans la langue à la théorie des *topoi* », dans Jean-Claude Anscombre (dir.), *Théorie des topoi*, Paris, Kimé, 1995, p. 50.

3. « Non seulement les prédicats topiques sont scalaires, mais la relation qui les unit à l'intérieur du *topos* est elle-même graduelle. » Oswald Ducrot, « *Topoi* et formes topiques », *Théorie des topoi*, p. 87. Pour une analyse de ces valeurs scalaires, voir aussi Oswald Ducrot, *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit, 1980.

4. Dirigé par Robert Mélançon, ce numéro d'*Études françaises* s'ouvrait, en particulier, par un remarquable article de Paul Zumthor qui, en savant médiéviste, posait déjà les principaux éléments de la réflexion contemporaine sur la topique.

d'analyse de la topique romanesque qui travaille à la constitution d'une base de données de *topoi* pour les romans écrits avant 1800⁵).

Il paraît, aujourd'hui et précisément en ce « lieu », intéressant de voir les effets de cette variété d'approches, non seulement par sentiment des héritages qui importent à la topique dans la mesure où elle s'est toujours ordonnée à une *memoria*, mais aussi parce que cela permet de réunir deux soubassements conceptuels longtemps tenus pour hétérogènes : d'une part, la conception du langage comme ce que nous recevons et habitons sans possibilité de le dominer, d'autre part, le déploiement de la rhétorique comme un art de la maîtrise des discours et des façons de persuader. Autant celle-là suppose une désappropriation de soi, autant celui-ci impose une appropriation des autres. L'opposition nous ouvre, en fait, une autre dimension du rapport au langage et à autrui : le bon rhéteur est celui qui sait reconnaître le scénario générique sous le cas particulier, faire d'un lieu quelconque du discours le *topos* recevable pour tous et, donc, habitable par chacun.

Le lieu commun rassemble différentes expériences dans un espace *comme-un* : il n'implique pas seulement des stratégies de discours, mais bien une scénographie de l'imagination et un sens du politique. La topique qui requiert de faire apparaître dans tel ou tel événement particulier la faveur d'un exemple ou l'autorité d'une généralité oblige à penser les manières de construire et de valider des *paradigmes*. C'est, d'ailleurs, à partir de là que l'on pourrait concevoir certains effets et certains enjeux de l'écriture littéraire : une façon de faire habiter des mondes de paroles et d'idées. Si, avec l'autonomie de la littérature, s'est parfois glissée l'opinion que narration et argumentation, univers de l'écriture et connaissance du monde relevaient de territoires étrangers, une approche topique permet de reconnaître que la littérature est savoir du monde et qu'une idée n'est jamais qu'un scénario, une intrigue tenue dans sa contraction maximale.

On pourrait avoir l'impression qu'une analyse topique ne vaut vraiment que pour les textes inscrits dans une époque où la composition rhétorique a gardé tout son prestige et toute son efficience, autrement

5. On peut remarquer que ce travail de mise sur fichier informatisé de *topoi* romanesques implique, en même temps qu'une recherche empirique des données textuelles, une réflexion nécessaire sur ce qu'est un *topos*, son repérage, sa découpe, sa variabilité, sa formalisation, autant donc de problèmes éminemment théoriques que l'équipe de la SATOR doit résoudre au fur et à mesure qu'apparaissent les cas litigieux ou surprenants. Voir sur ce point les Actes du colloque de la SATOR, Montpellier, juin 1997, à paraître sous la direction de Max Vernet.

dit jusqu'au XVIII^e ou XIX^e siècle. Comment des lieux communs ne coïncideraient-ils pas, dans la modernité, avec clichés et stéréotypes? Pourtant, loin des dictionnaires de bêtise, on s'aperçoit que les opérations de la topique permettent de saisir certaines procédures d'écriture contemporaines, tendues entre vivacité de l'imaginaire et épaisseur du lieu commun, mais sans manquer de rapporter la séduction de l'une à la nécessité de l'autre. L'héritage devient à nouveau une méthode (mais bien différente de celle des Anciens) et le recyclage des objets culturels ressemble à un ressourcement, permettant ainsi d'ouvrir la sémantique sur le sens variable des traditions et sur l'incontournable saveur des détournements.